

LITTÉRATURE

DU RÉALISME SOCIAL PAR UN PRISME MAGIQUE : ABDELKADER BENALI

La traduction française du premier roman d'Abdelkader Benali, *Noces à la mer*, est parue en 1999 et a reçu le prix du Meilleur Roman étranger¹. La version française du second, *Le Tant attendu*, dont l'original paru en 2002 avait été récompensé aux Pays-Bas par le prestigieux prix Libris, s'est fait attendre près d'une décennie, mais ce roman optimiste et haut en couleur n'a rien perdu de son actualité. Depuis 2003 un texte de théâtre, deux recueils de poésie, deux livres de voyage et pas moins de trois romans de Benali ont vu le jour. En outre, il est critique littéraire et présentateur à la télévision néerlandaise.

Ayant grandi dans une famille marocaine-berbère dans le contexte multiculturel d'un quartier populaire de Rotterdam, Abdelkader Benali (° 1975) a développé la faculté d'observation nécessaire pour décrire avec une certaine distance les méandres de la migration, ainsi que les existences douloureuses qui en résultent souvent. Dans son dernier roman paru en France, il pose un regard quelque peu ironique, mais toujours doux, sur le *struggle for life* de personnes d'origines très différentes dans une grande ville moderne.

Le Tant attendu est une chronique familiale farfelue racontée par le bébé clairvoyant sur le point de naître. Les parents ont seulement dix-sept ans et forment un couple maroco-néerlandais. Nous découvrons le Rotterdam autour de l'an 2000 et l'*Iwoyène* - la campagne marocaine - des années 1970. On suit Mehdi Ayoub, presque père, et les siens: son père le boucher Driss Ayoub, qui ne possède pas le permis de conduire, sa mère Malika, collectionneuse de verres, sa sœur Yasmina, qui a quitté la maison parentale, Diana Doorn, très jeune presque-mère, Elisabeth Doorn, ancienne hippie, Boudouft, rappeur décédé, Le Cap, affairiste et croyant, Samuel, Indien de l'Arizona et un imam qui a réponse à tout. Au bébé narrateur incombe la tâche de constituer une histoire de tous ces destins individuels et de veiller à ce que le monde de son ascendance ne tombe pas dans l'oubli.

Benali a écrit cette large fresque ambitieuse à vingt-cinq ans. Le ton est léger, moqueur parfois. Le rythme, saccadé, obtenu par de multiples sauts dans le temps, se rapproche de celui du rap. Pour les épisodes concernant l'*Iwoyène*, mais pas exclusivement, le langage est celui des contes de fées à la Tahar Ben Jelloun. Les symboles se bousculent: huîtres et mallettes fermées, robes de mariage vivantes, fossés happant les êtres vivants, verres animés... Également sensible à la symbolique néerlandaise, l'auteur sait maintenir l'ambiance féerique dans les scènes rotterdamoises.

Ce roman qui à aucun moment n'est schématique ou moraliste ouvre, comme le reste de l'œuvre féconde de Benali, une fenêtre sur les conséquences de la migration pour la vie intime de tous les jours. Sa lecture nous apprend entre les lignes que n'importe qui peut réussir dans la vie à condition qu'il sache se situer dans son histoire individuelle et familiale, aussi complexe que celle-ci puisse paraître. Ainsi, la plus grande angoisse des personnages de ce livre est de «se perdre soi-même» avec ou sans l'intervention de *djinns* ou autre *winti*. Connaître et accepter ses racines permet d'être en phase avec son environnement direct, sa rue, son quartier, et d'avoir confiance dans le futur. Les saines relations fille-père et fils-mère s'avèrent tout aussi importantes pour le bien-être. Et les hommes, angoissés et dogmatiques, feraient peut-être mieux d'écouter les femmes, plus ouvertes et pragmatiques, fortes de leur fertilité. Oui, les universels priment dans ce roman truffé d'exotismes ethniques, religieux et superstitieux, mais basé sur une analyse sans pitié du typiquement néerlandais et du typiquement marocain. À volonté Benali brasse les deux cultures comme dans le réel. Écoutons Malika Ayoub parler à son fils: «... si t'arrives à gober tes propres paroles, t'as qu'à les manger. Ce que tu racontes à propos de ce nuage, fais-en ta *harira*, brûle-toi les lèvres avec, et ce que tu racontes à propos du soleil, fais-en la pomme de terre chaude qui va te bousiller le palais!» (p. 193).

Le point de vue surnaturel d'un bébé pas encore né qu'a choisi Benali témoigne de son ambition de suivre les traces d'un Gabriel Garcia Marquez ou d'un Salman Rushdie. La raison pour laquelle il n'est pas arrivé à les égaler est probablement un excès d'ambition et pas un



Abdelkader Benali (° 1975).
photo Beowulf Sheehan / Pen American Center.

manque de talent. En tant que lecteur, j'avais l'impression que l'écrivain, qui est proche du personnage de Mehdi, a dû se forcer chaque fois que le bébé reprend le rôle de narrateur. Le bébé lui-même dit en fin de livre: «Je me dégage, m'extirpe du corps de cette histoire, m'efforce d'établir des liens...» (p. 354). Le grand nombre de répétitions engendre un certain ennui. À la page dix on sait l'essentiel, par la suite l'auteur n'arrive malheureusement pas à nous garder en haleine comme son modèle Garcia Marquez dans *Chronique d'une mort annoncée*. Il n'en reste pas moins que *Le Tant attendu* reste un livre original et touchant, qui vaut absolument la peine d'être lu. La plume talentueuse de Benali réussit à décrire en quelques lignes l'essentiel des différences entre «les occidentaux» et le reste du monde. Les portraits des hommes et des femmes qui peuplent cette recherche des origines sont touchants et justes.

Traduire un écrivain qui manie la langue néerlandaise avec autant d'imagination, de liberté et d'humour doit être très difficile. Encore une fois le talent de Daniel Cunin a triomphé: il nous a livré un texte qui semble couler de source.

DORIEN KOUIJZER

ABDELKADER BENALI, *Le Tant attendu* (titre original: *De langverwachte*), traduit du néerlandais par Daniel Cunin, éditions Actes Sud, Arles, 2011, 391 p. (ISBN 978 2 7427 9529 1).

1 Voir *Septentrion*, XXXIX, n° 3, 2000, pp. 79-81.